

CHRONIQUES NOMADES
par Lydia Gabor

John G. Picture

ou Petites errances chromatiques

Textes de Laurence Voïta, Marc Agron, Claudine Berthet, Nina Pellegrino et Benjamin Knobil
Pulloff Théâtres, Lausanne · du 30 octobre au 19 novembre 2026



*Lucas Savioz dans **John G. Picture***

John G. Picture, ou l'homme qui murmure à l'oreille des tableaux !

Qui du mot ou de l'image va l'emporter ? Picasso dirait : « Si tu peux le peindre, pourquoi le dire ? » Et inversement : si tu peux le dire, pourquoi le peindre ?

C'est en ce lieu improbable, entre le mot et le geste, entre les émotions et les couleurs, que nous invite la dernière création scénique de Jean-Gabriel Chobaz, metteur en scène et peintre.

La mise en scène est originale,trépidante et complexe,enrichie de bruitages filmiques et d'images d'archives.

Elle sublime l'univers de chaque écriture et le jeu du comédien.

Mise en scène signée par Jean-Gabriel Chobaz ,sous le regard complice d' Evelyne Knecht.

En scène, une immense palette blanche, d'immenses bidons de peinture en vrac, des toiles de toutes les proportions, blanches elles aussi. Au fond de l'espace, une autre toile aux allures d'écran.

Le blanc contient toutes les couleurs et n'en dévoile aucune.

Perdu dans cet espace virginal du début du monde, un homme de blanc vêtu regarde. Le comédien ? L'artiste ?

Tel Ulysse, il va accomplir un périple, semé d'embûches, à travers cinq tableaux, cinq histoires insolentes, signées chacune par un autre auteur, qui dévoilent chaque fois un autre point de vue sur la même recherche : le Tableau ? Quel Tableau ?

◆

Au début, il y avait la Toile.

Sait-on comment se fait la rencontre entre l'œil de l'artiste et cette toile-ci aux proportions parfaites ? Comment ils s'apprivoisent pour un long compagnonnage de création ? De cette rencontre, la toile devient tableau et l'artiste devient peintre.

Une métamorphose lente, qui se fait à coups de pinceau et de couleurs et qui, en maculant la toile blanche, la fait déborder du cadre et s'envoler vers l'infini.

Le poids de cette métamorphose ? *21 grammes* (joli titre signé Laurence Voïta) : le poids de l'âme, et celui de la peinture déposée sur la toile, telles des émotions sur notre cœur.

Sur la toile comme sur la scène, tout est possible, même rencontrer des Anges. Blottis au balcon du Ciel, ils regardent avec tendresse les tourments des hommes. Avec des bruitages apocalyptiques, évoquant coups de tonnerre et autres déversements d'eau, on comprend qu'il s'agit d'un tsunami, et que nos rêves de plages infinies et de cocotiers lascifs sont bâtis sur des sables mouvants, comme beaucoup de nos certitudes.

Un Ange passe et rejoint les deux autres, ils sont trois,comme *Trois Mousquetaires* (signé Marc Agron).

Du bleu du ciel et de la mer, nous plongeons dans le rouge passion. Des images d'archives passent, dévoilant la pulpeuse Ava Gardner et le charme vintage des années cinquante. Frank Sinatra ou Ernest Hemingway ? Qui des deux lui servira le meilleur cocktail ? À New York ou à Madrid ? Finalement, c'est la corrida qui l'emporte, triomphe éphémère de nos passions obscures.

Mais comment mettre tout ça dans un scénario ? Sur toile ou sur scène ? (*Scénario Project*, c'est signé Claudine Berthet.)

◆

Il est temps maintenant d'évoquer l'incroyable performance scénique de l'acteur Lucas Savioz, protagoniste unique des cinq tableaux : une heure et demie de jeu, de texte – chaque fois signé par un autre écrivain –, d'émois multiples qui remplissent toute la palette des émotions.

Et le carrousel des épreuves du voyage continue. Je vous les laisse découvrir.

Mais avant la fin du périple, il lui faudra encore jouer, dans la neige immaculée, en Moon Boot et lunettes de ski, l'ascension de l'Everest dans la poudreuse de sa chambre, tout en entonnant une réflexion acerbe sur la fameuse marque et son clin d'œil à la marche sur la Lune (signé Nina Pellegrino).

Et pour conclure, il interprétera, en apothéose belliqueuse d'adolescent hystérique, un conquistador de salon, *El Conquistador*, en heaume et armure, tristement échoué dans la piscine Molitor, à Paris, aux allures de paquebot *Fitzcarraldo*. (Je sais, là, ça fait beaucoup de références, mais l'auteur est très cultivé : c'est Benjamin Knobil.)

◆

Et alors ? Au bout de ce long voyage, dans les dédales des mots et des images, qui l'emporte ? L'Artiste ou la Toile ? Le mot ou le geste ?

Quel est le fil d'Ariane qui nous guide au bout du labyrinthe de nos vies ?

(C'est un peu profond, je sais, mais la journaliste aime les phrases lapidaires ! lol)

Lydia Gabor
Journaliste indépendante